



PRIX DE L'UF

# PRIX DE L'UNIVERSITÉ DES FEMMES

Chaque année, l'Université des Femmes décerne un prix financé par la Direction de l'Égalité des chances de la Fédération Wallonie-Bruxelles à des mémoires ou travaux de fin d'études supérieures (universitaires ou non universitaires) présentant un intérêt particulier pour les recherches féministes. Nous vous présentons les mémoires primés pour l'année 2016.

## MENTION SPÉCIALE

### QUAND LA PILULE PERD SON CACHET...

Juliette PITISCI

ULB-Faculté de philosophie et lettres

« Toxique », « chimique », « dangereuse », « contraignante », « antinaturelle »... Oui, ces adjectifs péjoratifs s'associent de plus en plus avec la pilule contraceptive, déchue de son statut de symbole de liberté. On peut le dire : depuis environ 7 ans, c'est la panique autour de la pilule. Thromboses, embolies pulmonaires, accidents vasculaires cérébraux... Il y a de quoi avoir peur, surtout quand on sait qu'une femme avale environ 8 000 comprimés durant sa vie féconde. Il y a même de quoi fuir, de quoi stopper brutalement ce rituel que l'on croyait sain, que l'on pensait contrôler.

Le contrôle. C'est ce que nous apportait cette petite pilule miraculeuse. À son arrivée en Belgique, dans les années 1960, les femmes pouvaient enfin consacrer leur vie sexuelle au plaisir, sans avoir peur d'une grossesse non désirée. La pilule, c'était l'incarnation de la révolution féministe, de la liberté des femmes. « Un enfant si je veux, quand je veux ».

50 ans plus tard, un changement se trame. Dans les plannings familiaux, on constate de plus en plus de réticence chez les jeunes femmes à opter pour la pilule contraceptive. Et les chiffres de la dernière enquête de santé de l'Institut Scientifique de Santé Publique le confirment. Même si la pilule reste le moyen contraceptif le plus utilisé en Belgique, son utilisation est passée de 62 % en 2001 à 52 % en 2013. En France, même constat. D'après l'enquête française « Fécond », le recours à la pilule est passé de 50 % à 41 % entre 2010 et 2013.

La question se pose donc : pourquoi de plus en plus de femmes se détournent-elles de la pilule ? Deux pistes principales se dégagent clairement...

#### « ATTENTION, CETTE PILULE PEUT NUIRE À VOTRE SANTÉ »

C'est sûrement la piste de réponse la plus évidente, puisque la plus visible. Un martèlement d'abord discret, puis de plus en plus pressant. On remarque que les articles alarmants sur la pilule contraceptive arrivent vers les années 2009-2010, quand, en Suisse, une jeune fille de 16 ans est victime d'une embolie pulmonaire qui l'handicape sévèrement, suite à la prise de la pilule Yasmin. Puis, en novembre 2012, en France, les journaux s'enflamment à leur tour. Marion Larat dépose plainte contre les laboratoires Bayer et l'Agence Nationale du Médicament : alors que cette jeune femme prenait la pilule de 3<sup>e</sup> génération Méliane, elle est victime d'un accident vasculaire cérébral qui l'handicape à 65 %. C'est un gynécologue qui lui permet de faire le lien avec sa pilule contraceptive. Une pilule qui ne lui convenait pas, puisqu'elle était porteuse d'une anomalie de la coagulation. Partout, la nouvelle se répand, et alimente une psychose autour des pilules de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> générations : elles seraient dangereuses et provoqueraient des thromboses.

Ne soyons pas naïfs : la pilule, c'est un médicament. Il met les ovaires au repos, par une combinaison d'hormones de synthèse (généralement un œstrogène et un progestatif). Le terme « génération » est utilisé pour diviser les pilules selon le type de progestatif qu'elles contiennent. Le problème, c'est que les pilules de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> génération, avec leurs nouveaux progestatifs, font courir un risque d'accident thromboembolique deux fois plus élevé que les pilules de 2<sup>e</sup> génération. C'est pourquoi les médecins doivent absolument vérifier les antécédents familiaux de la patiente en matière de problèmes vasculaires avant de prescrire une pilule de 3<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup> génération.

Mais restons réalistes. Selon l'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé, le cas d'accident thromboembolique par an est de 0,5 à 1 pour 10 000 femmes qui n'utilisent pas la pilule. Il monte à 2 cas pour 10 000 femmes qui prennent une pilule de 2<sup>e</sup> génération, et de 3 à 4 cas pour 10 000 femmes utilisatrices de 3<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup> génération. À titre de comparaison, le risque de thrombose veineuse est de 6 cas pour 10 000 femmes au cours d'une grossesse.

Et pourtant, la tempête médiatique continue de déferler sur la France, et souffle bientôt sur la Belgique. Alors que les articles alarmants ne se comptent déjà plus, le magazine « Questions à la Une » de la RTBF diffuse en février 2012 un reportage réalisé par le magazine suisse « Temps Présent ». Le titre initial ? « Attention, cette pilule peut nuire à votre santé » En Belgique, le titre se modifie : « Faut-il avoir peur de prendre la pilule ? » Le reportage commence fort : à cause de la pilule, une jeune femme devient handicapée, une autre devient aveugle, et une dernière est morte. De quoi faire paniquer les téléspectatrices. Dans les plannings, le constat est sans appel. Catherine Blanpain, médecin au planning familial Aimer à l'ULB à Ixelles,

s'en souvient : « Nous, on a fait plein d'avortements. Plein. Suite à ça. Toutes les femmes qui ont arrêté leur pilule du jour au lendemain, qui n'ont rien pris à la place parce que c'était « mauvais ». Et donc elles se sont retrouvées ici avec une grossesse non désirée. On n'a pas de chiffres, mais on a vraiment remarqué. Elles évoquaient l'émission. »

En France, l'enquête « Fécond » confirme qu'« une femme sur 5 déclare avoir changé de méthode depuis le débat médiatique de 2012-2013 sur les pilules ». Un constat sans appel.

### « LA PILULE, C'EST PAS NATUREL »

Non, la pilule n'est pas naturelle. Et c'est bien là que le bât blesse. En plein boom de l'écologie, du bio et du respect de la planète, une gélule à base d'hormones de synthèse ne fait pas l'unanimité. En effet, les hormones synthétiques rejetées par l'urine des femmes qui prennent la pilule passeraient le filtre des stations d'épuration et finiraient dans l'eau des rivières. Conséquence : les populations de poissons se féminiseraient. Un discours bien ancré dans l'esprit collectif, qui influence clairement les femmes dans leur choix contraceptif. Catherine Blanpain, médecin généraliste, en est témoin : « Ah ça c'est clair. "Je veux pas faire pipi des hormones",

"Pas question de prendre des hormones" parce que c'est pas bio. »

### « DES GENS BOBOS, EN GÉNÉRAL DIPLÔMÉS »

La dernière question qui se pose, c'est quel type de femme cette mutation concerne. Et la réponse n'est pas si évidente. Les plannings familiaux qui observent ce changement accueillent plutôt des femmes aisées et instruites. Yannick Manigart, gynécologue obstétricien à l'hôpital Saint-Pierre l'atteste : « Moi, ici j'ai deux types de patientèle. (...) Donc des gens qui sont en général socio-économiquement défavorisés, souvent issus de l'immigration, peu informés niveau contraception, voire très peu, voire horriblement peu informés. Chez ces patientes-là, je ne vois pas spécialement un changement au niveau de la contraception. On reste dans le domaine de la pilule en général, et des contraceptions les plus connues. (...) Et puis, à côté de ça, le deuxième type de population qu'on a, c'est lié au fait qu'on est ici dans un quartier un peu "bobo", on va caricaturer comme ça. Et donc, il y a des gens bobos, en général diplômés, qui roulent à vélo, qui mangent bio, et donc là clairement un rejet important de la contraception hormonale. »

L'étude française « Fécond » vient nuancer ce propos. « Plus largement, tandis que les femmes n'ayant pas de difficultés financières ont opéré un transfert partiel des nouvelles pilules vers les contraceptifs oraux plus anciens, celles dans une situation financière difficile se sont en partie tournées vers les méthodes dites naturelles. » Les femmes instruites et économiquement avantagées délaisseraient donc la pilule de 3<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup> génération au profit du stérilet ou de méthodes naturelles dans un souci de rejet d'hormones, tandis que les moins instruites et les moins fortunées se dirigent vers les méthodes naturelles car elles sont moins coûteuses.

### ON PEUT LE DIRE : C'EST LA DÉSILLUSION

Même si la pilule demeure la méthode contraceptive la plus utilisée en Belgique, l'enthousiasme qu'elle a suscité autrefois s'est évanoui. La pilule n'est plus une évidence, et certainement plus une militance. Osons l'humour : elle a perdu son « cachet » d'antan. Bien sûr, la mauvaise publicité autour de la pilule a permis d'éveiller les consciences sur le fait que c'est un médicament qui ne convient pas forcément à toutes les femmes. Ce qui pose néanmoins question dans cet acharnement (disons-le) médiatique, c'est que la pilule n'est pas le seul moyen contraceptif qui contient des hormones de synthèse, et qui comporte donc des risques thromboemboliques. Les patchs et l'anneau, par exemple, sont dans la même catégorie de risques que les pilules de dernières générations. Or, c'est bel et bien le symbole de la libération sexuelle des femmes qui est visé ici. Et s'attaquer aux symboles n'est jamais le fruit du hasard.

On peut le dire : c'est la désillusion. Et pas seulement pour la pilule contraceptive, mais bien pour la révolution sexuelle des femmes. Le recul de la pilule serait donc un signe, un indice d'un problème plus profond : « Je pense que le scandale de la pilule est quelque chose qui est la partie émergée de l'iceberg. C'est l'élément qui a été hyper visible, avec des conséquences que je n'ai pas envie de minimiser. Mais je pense qu'il faut aussi examiner la partie immergée et ne pas se limiter au pour ou contre, mais voir aussi dans quel contexte tout ça s'inscrit, et notamment le contexte socio-économique », conclut avec brio Sophie Pereira, historienne à l'Université des Femmes. ■